

Quarantième anniversaire de James Bond L'agent le moins secret

Philippe Lemieux

Volume 21, Number 1, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33369ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, P. (2003). Quarantième anniversaire de James Bond : l'agent le moins secret. *Ciné-Bulles*, 21(1), 49–53.

L'agent le moins secret

PAR
PHILIPPE LEMIEUX

Nous sommes assis à une table de *chemin de fer* au club exclusif *les Ambassadeurs* de Londres en 1962. Cigarette à la main, Sean Connery se présente: «Bond, James Bond» et donne vie à l'agent secret le plus populaire de l'histoire du cinéma. Le succès des premiers films de James Bond dans les années 1960 a créé une première vague de films et surtout de séries télévisées mettant en scène l'univers de l'espionnage: **Our Man Flint** (Mann, 1965), **The Man from U.N.C.L.E.** (1964-1968), **I Spy** (1965-1968) et **Get Smart** (1965-1970) par exemple. James Bond n'est pourtant pas le premier des agents secrets du cinéma, citons seulement **Spione** (1928) de Fritz Lang et **Sabotage** (1936) d'Alfred Hitchcock, mais la structure narrative des films de l'agent 007 a depuis été reprise dans de nombreux films, notamment **True Lies** (Cameron, 1994) et **Mission: Impossible II** (Woo, 2000). En 2002, Hollywood nous assaille d'une véritable panoplie d'espions clonés d'après Bond: **The Tuxedo** (Donovan), **Ballistic** (Kaosayananda) et bien sûr **XXX** (Cohen). Dans la scène d'ouverture de ce dernier navet, un agent secret non identifié mais qui représente évidemment James Bond est assassiné. Le message est clair: le personnage est anachronique et désuet. Pourtant, nous célébrons cette année le lancement du 20^e film de la série, **Die Another Day** (Tamahori), et le 40^e anniversaire du personnage filmique. Malgré le passage du temps, les changements socioculturels et les nombreux prétendants au rôle¹, le personnage créé par Ian Fleming en 1953 et interprété par six acteurs différents demeure l'agent secret le plus apprécié, et le secret de sa longévité est évident: il évolue. Cette évolution ne s'est pas produite sans anicroche et deux facteurs sont déterminants dans la progression de la série: l'acteur qui interprète Bond et l'époque à laquelle les films sont réalisés.

Les origines

Le commandant Ian Fleming, assistant à l'Amirauté de la marine britannique durant la Seconde Guerre mondiale et journaliste pour l'agence Reuters par la suite, écrit le premier de 14 romans mettant en vedette James Bond alors qu'il séjourne à Goldeneye, sa résidence jamaïcaine. Publié en 1953, **Casino Royale** introduit le personnage du commandant James Bond de la marine britannique et dont le nom provient de celui de l'auteur d'un livre d'ornithologie, **Birds of the West Indies**, souvent consulté par Fleming en Jamaïque. Le Bond de Fleming est orphelin à l'âge de 11 ans alors que son père anglais et sa mère suisse meurent dans une avalanche. Vétéran de la Seconde Guerre mondiale, il devient agent au matricule double zéro lui conférant une licence pour tuer au service secret de Sa Majesté. Il s'agit d'un homme froid, très intelligent et cultivé, ayant un goût prononcé pour l'alcool, les vodkas martinis tout particulièrement (secoué et non agité). Fleming considérait ses romans comme des «contes de fées pour adultes» qu'il écrivit jusqu'à sa mort en 1964. Les aventures littéraires de James Bond ont connu un succès international important et l'un d'eux, **From Russia with Love**, figura même sur la liste des 10 livres préférés du jeune président John F. Kennedy dans un article publié dans le magazine **Life** en 1961.

Le personnage littéraire de James Bond est très différent de celui que nous présentent les 20 films de la série cinématographique. La lecture de **Casino Royale** nous révèle un homme tourmenté qui



1. Cary Grant, Burt Reynolds, Julian Glover, Adam West, John Gavin, James Brolin, Sam Neill et James Mason ont tous été considérés au fil des ans pour interpréter James Bond.

remet en question le bien-fondé de ses actions et raconte avec beaucoup d'amertume les moments où il s'est vu contraint de tuer un autre homme. James Bond fume la cigarette et boit abondamment. Il n'apprécie guère la compagnie des femmes lorsqu'il se trouve en mission et il n'utilise pas de gadgets sophistiqués. Dans ce premier roman de la série, Bond est capturé avec une facilité déconcertante par Le Chiffre, l'antagoniste principal de l'œuvre, et torturé de manière sadique pendant plusieurs heures. Les derniers chapitres du livre dépeignent Bond comme un homme découragé, en convalescence à l'hôpital et qui songe même à démissionner du service secret. Nous sommes bien loin du héros filmique...

James Bond au cinéma

Contrairement à la croyance populaire, ce n'est pas Sean Connery qui incarna James Bond le premier. Dans l'adaptation télévisuelle de *Casino Royale*², diffusée en direct sur les ondes de CBS le 21 octobre 1954 dans le cadre de la série *Climax! Mystery Theatre*, l'acteur américain Barry Nelson interpréta l'agent secret et Peter Lorre, le psychopathe préféré de Fritz Lang, incarna son antagoniste, Le Chiffre. Cette décevante production sombra rapidement dans l'oubli et c'est *Dr. No*, le premier film de la série officielle réalisé en 1962, qui est généralement considéré comme le début de James Bond à l'écran. L'acteur écossais Sean Connery, alors inconnu du public, incarna James Bond dans six films; de 1962 à 1971³, Connery personnifie parfaitement l'homme froid et calculateur créé par Fleming auquel il ajoute une touche de machisme et d'arrogance mais, d'un film à l'autre, le personnage s'éloigne de son origine littéraire et le James Bond filmique est consolidé.

C'est le troisième film de la série, *Goldfinger* (Hamilton, 1964), qui établit définitivement le style et la structure des films de James Bond. Dans ce film, Connery peaufine le rôle du surhomme phallocrate, cigarette à la bouche, devant qui toute femme est impuissante et tout ennemi, déjoué. Désormais, Bond est gadgétisé à l'aide d'une série de dispositifs merveilleux, incluant bien sûr la

voiture de luxe Aston Martin DB-5. Ces véhicules modifiés ont même parfois préfiguré de véritables innovations comme le téléphone, l'écran télévisuel et le système de récepteur Global Positioning System (GPS) que l'on trouve dans les voitures d'aujourd'hui. Avec ses goûts démesurés pour les plaisirs de la vie, ses voitures extravagantes, sa tenue soignée et ses compagnes ravissantes, il n'est pas étonnant que ses antagonistes le reconnaissent immédiatement. En fait, James Bond est l'agent le moins secret de

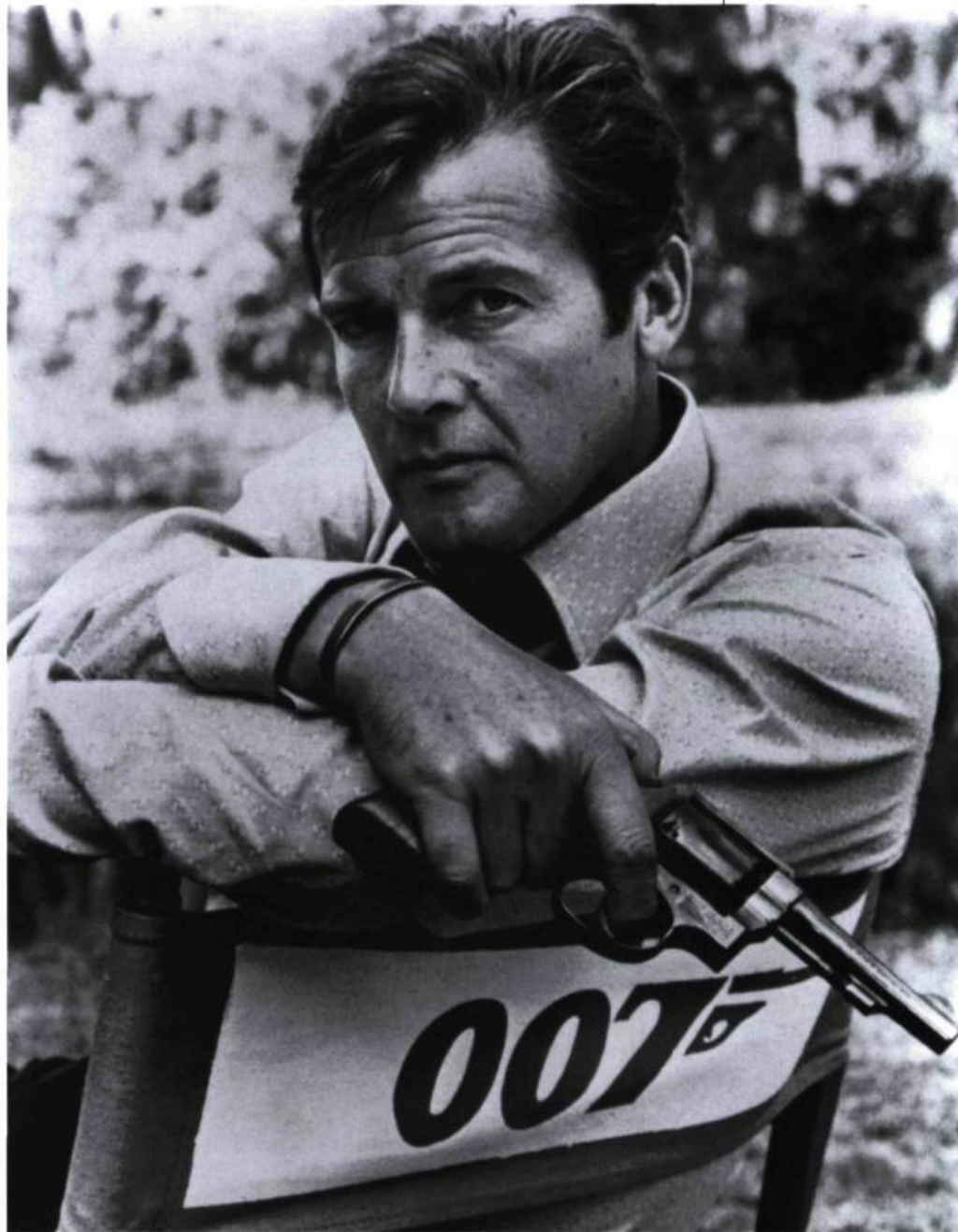


Sean Connery en pleine action dans *Goldfinger*

2. À ne pas confondre avec le film *Casino Royale* (Huston, 1967) mettant en vedette David Niven, Woody Allen, Peter Sellers et Ursula Andress, qui se veut une satire de Bond à la manière de la série *Austin Powers* (Roach, 1997-1999-2000) et du film *Operation Kid Brother* (De Martino, 1967).
3. Le film *Never Say Never Again* (Kershner, 1983), mettant en vedette Connery dans le rôle de Bond, ne fait pas partie de la série officielle produite par Harry Saltzman et Albert R. Broccoli.

l'histoire. SPECTRE⁴, une agence secrète qui cherche à dominer le monde (rien de moins!), est omniprésente dans les films de Connery et manipule ses espions afin de créer une guerre (pas du tout froide) entre les États-Unis et l'URSS. Les éléments récurrents des scénarios maléfiques de SPECTRE sont à l'image des phobies de l'époque: la guerre nucléaire et le contrôle de l'espace en particulier. Bien que ces premiers films de Bond nous paraissent ridicules aujourd'hui, il est important de tenir compte du contexte social de l'époque de leur réalisation. Ils auront toujours le mérite d'avoir donné naissance à la série de films la plus populaire de l'histoire du cinéma.

Dans un seul film, **On Her Majesty's Secret Service** (Hunt, 1969), le mannequin australien George Lazenby incarne James Bond. Dans l'espoir d'injecter un peu d'humanité dans un personnage devenu trop caricatural, le film se termine avec le mariage de Bond et l'assassinat de sa femme quelques instants plus tard par son ennemi juré, Ernst Stavro Blofeld. Dans ce film, Bond est sans gadget, il agit à contre-ordre et démontre beaucoup d'émotions compte tenu du personnage présenté dans les films précédents. Malgré le respect de l'œuvre originale de Fleming dans le scénario de ce film, le public ne suit pas et pour la première fois depuis **Dr. No**, mais non la dernière, le phénomène James Bond court à sa perte. Les dernières années de la guerre du Vietnam, les débuts de la politique de la détente et les nombreux scandales politiques créent un climat de désenchantement et de désillusion chez les Américains et la pertinence de James Bond est remise en question. Pour la première fois, une vedette établie, l'acteur britannique Roger Moore, qui avait déjà incarné le rôle titre de la série télévisuelle **The Saint**, interprète 007. Dans sept films produits entre 1973 et 1985, Roger Moore transforme le personnage de Bond à son image ainsi qu'à celle de son époque.



Roger Moore sur le tournage de *Live and Let Die*

4. SPECTRE: bureau spécial de contre-espionnage, terrorisme, représailles et extorsion.

Dans l'une des meilleures séquences d'ouverture pré-générique de la série, Moore tue Ernst Stavro Blofeld dans **For Your Eyes Only** (Glen, 1981), l'ennemi juré de Bond qui avait assassiné sa femme et que ni Connery ni Lazenby n'avaient pu achever. Ce geste hautement symbolique rend bien clair que Moore n'incarne pas le même personnage que ses prédécesseurs. Bond a toujours sa licence pour tuer, il porte toujours le matricule 007 et est toujours aussi charmant et posé, mais il possède maintenant un sens de l'humour et un flegme qui ne peuvent provenir que d'un acteur britannique. Les films de Roger Moore, un acteur qui prête à Bond un certain bagout, sont remarquablement plus comiques que les autres, et c'est aussi pendant cette période que les gadgets et les situations deviennent de plus en plus invraisemblables; citons simplement la voiture Lotus Esprit qui se transforme en sous-marin. Les films de cette période offrent une échappatoire importante au public malgré l'incidence évidente du contexte social sur ceux-ci. Bien qu'il ne soit pas membre en bonne et due forme du regroupement Black Panther, James Bond visite Harlem dans **Live and Let Die** (Hamilton, 1973). Dans **The Spy Who Loved Me** (Gilbert, 1977), James Bond collabore avec une agente russe du nom de Triple-x. Dans **Moonraker** (Gilbert, 1979), épisode évidemment influencé par le succès commercial de **Star Wars** (Lucas, 1977) mais aussi par les navettes spatiales de la NASA qui fascinent le public, Bond se joint à une enquête américaine menée par le docteur Goodhead (Lois Chiles). Ce dernier film de la décennie est un malheureux exemple de l'influence que peuvent avoir les goûts du public sur les producteurs de films. «James Bond dans l'espace» est un concept qui ne fonctionne tout simplement pas mais, depuis le voyage spatial de la première navette en 1977, le public est convaincu que la vie dans l'espace est une réalité prochaine. L'explosion de Challenger en 1986 met brutalement fin à cette illusion.

C'est toujours Roger Moore qui permet à James Bond de s'inscrire dans les années 1980, la décennie où Ronald Reagan, un acteur, est président des États-Unis et met sur pied un système de défense par satellite qu'il surnomme «Star Wars». C'est aussi la décennie qui a vu naître l'informatique moderne (IBM lance les premiers ordinateurs personnels en 1981 et Macintosh en 1984); celle du désastre nucléaire de Tchernobyl et de conflits nombreux en Europe. C'est toujours la peur du nucléaire et la fin de la guerre froide qui alimentent **Octopussy** (Glen, 1983). Dans le dernier film de Moore, Bond doit affronter le magnat Max Zorin (Christopher Walken), un être génétiquement modifié qui cherche à monopoliser le marché des puces informatiques. Malgré le succès commercial de **A View To a Kill** (Glen, 1985), plusieurs critiques soulignent les incongruités du film, notamment l'âge du héros (Moore a 58 ans), l'aspect clownesque et les formules lapidaires du personnage des récents films de la série (Bond est même déguisé en clown dans **Octopussy!**).

C'est alors qu'un acteur de théâtre shakespearien, Timothy Dalton, accepte le rôle et, à l'image de George Lazenby, tente de restituer un semblant d'humanité à un personnage qui est devenu anachronique et plutôt ridicule. Encore une fois, le personnage tourmenté et imparfait incarné par Dalton n'a pas la faveur du public mais, comme Bond vit toujours au temps présent, ses deux films montrent bien les préoccupations de la fin d'une décennie mouvementée. L'épidémie du SIDA se déclare et Bond se voit contraint de limiter ses activités sexuelles, sans toutefois devenir monogame, en plus de cesser de fumer. L'Union soviétique étant toujours l'antagoniste principal dans **The Living Daylights** (Glen, 1987), James Bond aide les mujahadins, les guerriers de la résistance afghane, à combattre les soldats russes. Parions que, depuis le 11 septembre 2001, Bond regrette ce fâcheux épisode. L'agent britannique aide aussi à nouveau les Américains en 1989 dans **Licence to Kill** (Glen, 1989), où la guerre contre les producteurs colombiens de cocaïne est à l'ordre du jour de la présidence de papa Bush. Fiston Bush aura sa propre guerre à mener...

Six ans après le dernier film, l'agent 007 fait un retour en force avec **Goldeneye** (Campbell) en 1995 et nous présente le James Bond du nouveau millénaire, un acteur irlandais qui fait l'unanimité depuis déjà un moment comme successeur à Connery et Moore: Pierce Brosnan. Dès les premières scènes du film, il est évident que Bond est de nouveau réinventé. Lorsque ce dernier se trouve devant son nouveau patron, le poste est cette fois détenu par une femme (Dame Judi

Dench) qui lui déclare: «Vous êtes un dinosaure sexiste et misogyne, une relique de la guerre froide dont le charme puéril est sans effet sur moi.» Elle n'a pas tout à fait tort dans la mesure où elle s'adresse à James Bond, mais Brosnan transformera rapidement le personnage à son image comme l'ont fait ses prédécesseurs. Plus encore, Brosnan est le seul acteur qui réussira à insuffler un élément de réalisme à 007 tout en conservant l'attitude désopilante de Roger Moore et l'intrépidité de Sean Connery. Un effort concerté de la part des producteurs, des scénaristes et des acteurs est évident dans l'intégration des faiblesses de la personnalité de Bond dans les scénarios des plus récents films.

Dans **Goldeneye**, l'antagoniste est un ami de Bond, un agent de la section double zéro qui a simulé sa propre mort afin de mettre sur pied son plan diabolique. Il demande à ce dernier si «les vodkas martinis étouffent les cris de toutes les victimes». Désormais, le statut des femmes est égal à celui du héros et parfois même supérieur. La secrétaire de M, Miss Money Penny, refuse toutes les avances de Bond et lui souligne que son comportement frise le harcèlement sexuel. L'agente secrète chinoise Wai-Lin (Michelle Yeoh) du film **Tomorrow Never Dies** (Spottiswood, 1997) est plus habile et, bien souvent, plus avancée dans son enquête que Bond, qui se joint finalement à elle. Dans le plus récent épisode, **The World Is Not Enough** (Apted, 1999), Sophie Marceau interprète Electra King, une jeune femme qui profite de la faiblesse de Bond pour le sexe opposé, son talon d'Achille, pour le manipuler et le trahir. Elle lui rappelle même le décès de sa femme et Bond, qui souffre d'une clavicule disloquée tout au long du film, est bien loin du héros invulnérable et cartoonnesque du passé. Avec Pierce Brosnan donc, le personnage de James Bond atteint, enfin, une certaine crédibilité sans aliéner son public.



Pierce Brosnan, le dernier James Bond en titre

Cinq acteurs (au cinéma) en quête d'un seul personnage, James Bond est l'un de ces rares héros qui ne vieillit jamais et dont les aventures fascinent de génération en génération. Les autres héros de cette trempe, Tarzan, Superman et Batman appartiennent au monde de la bande dessinée. Bond, comme Sherlock Holmes, n'est pas doué de pouvoirs spéciaux, il enquête, déjoue et vainc ses ennemis grâce à son savoir-faire et à son intelligence (aidé parfois de quelques gadgets il est vrai...). Il est l'archétype de l'étranger qui, à la manière du samouraï Toshirô Mifune dans le film **Yojimbo** (1961) d'Akira Kurosawa, agit au vu et au su de ses ennemis et quitte le village lorsque le mal est vaincu. Ce qui amuse dans chaque nouveau film de la série 007, ce n'est pas forcément l'intrigue qui est toujours la même; c'est le contexte socioculturel, les lieux et les personnages qu'il nous fait découvrir. Quoi que nous réserve l'avenir, il est réconfortant de savoir que Bond sera toujours là pour nous sauver, ne serait-ce que dans nos fantasmes... ■